

**L**A plaine de Gennevilliers, nue, blanche, immense... Avec, de ci, de là, quelque arbre solitaire, dont la neige réhabilite les branches dénudées...

Sur la piste sinueuse, glissante, qui tient lieu de chemin, deux bœufs méticuleux choisissent méthodiquement l'endroit où se posent leurs sabots. La charrette grince, derrière, suivant, cahin-caha, tirillée en tous sens par d'invisibles ornières...

Du haut de la charrette, l'homme regarde, rêveur, le souffle chaud qui monte, ainsi qu'une auréole, rythmant l'effort des bêtes. A mi-voix, par moments, doucement il encourage. Sans plus. A quoi bon ? De n'importe quel point de la plaine des bœufs retrouvent bien seuls le chemin de l'étable...

**M**ICHAELIS FASTREIL a quitté Gennevilliers chargé par les femmes du village d'une redoutable mission. Pourvu, se demande-t-il, qu'il n'ait rien oublié ? Faute de savoir l'écrire, il n'a point fait de liste. Et il a pris la route ce matin, la tête toute bourdonnante de recommandations suraiguës.

Au bord de la Rivière de Seine, là-bas, à La Garenne, il a trouvé chez le marchand — il en est presque sûr, presque — tout ce qu'on lui a réclamé : du riz, des épices, des friandises pour les enfants, des carpes, pour le seigneur du village, de la chandelle, bref, presque le contenu d'une boutique, et même d'énormes cierges destinés au Curé. Et la charrette ramène tout cela, bien protégé par ce qu'il faut de foin...

Cette année-là n'a pas été mauvaise pour le village de Gennevilliers. On a pu moissonner dans de bonnes conditions. Les pâtures ont suffi à la demande des bêtes. Et même les mouches à miel ont comblé les vilains. Lors la trentaine de feux\* qui composent la paroisse a pu puiser en l'escarcelle. Et l'on prépare bien la grand'fête de Noël.

De plus, c'était, hier, l'occise, jour quasi-solennel où l'on tue les cochons. Force andouilles à présent, jambons, boudins, saucissonnaïles, pendent aux poutres maîtresses, glorieuses haies d'honneur près des garde-manger.

Adoncques Michaelis porta au sien cousin par la même occasion un morceau bien choisi du pourceau sacrifié et saucisson de fort calibre. Lequel cousin lui fit cadeau de deux paires de sabots, pour Martina, sa femme et son petit Bertran. Ils sont si finement ouvrés, ces sabots, qu'ont jurerait qu'ils sont ciselés. Il y a même sur le dessus de beaux dessins faits au couteau.

Et comme de juste on a causé un moment. Les revoyures, entre hommes, ça demande aussi un certain temps. Et tout en parlottant on a vidé une pinte, peut-être deux, d'un vin qu'on n'apprécie vraiment qu'à la troisième tournée. Ça l'a bien mis un peu en retard, tout cela, Michaelis. En retard, peut-être, mais droit encore, s'il n'y avait cette maudite neige. Non, non, ça va... Il y a bien deux bœufs pour tirer la charrette. Et non un seul. Il en est sûr... Et, après tout... Un peu de bon vin bu par des hommes, ça fait, dit-on, du bien aux femmes...

Le vent du nord hulule tout au long de la plaine, plaquant sur le vilain juché en sa charrette, comme une cuirasse de froidure. La nuit tombe à présent. Et Gennevilliers, là-bas, dont on discerne déjà mal la carrière du clocher, avec, devant, la tour de guet du château de Gannes, bascule presque d'un coup dans cet immense trou de la nuit...

**L**A charrette va, à la même allure lente, interminable, en route, pourrait-on croire, vers quelque éternité. Loin là-bas, quelque part, est-ce le vent ? Autre chose ? L'un et l'autre, peut-être ou l'un plutôt portant le signalement de l'autre. Les bœufs semblent marquer comme une hésitation. Quelque chose les inquiète. Le vilain l'a senti. Il saute de la charrette et attrape sa guisarme\*\*. La lame courbe et tranchante au bout du manche de frêne en fait une arme redoutable entre des mains de paysan.

Michaelis avance maintenant à la tête de ses bœufs et cette présence plus proche de l'homme semble apaiser les bêtes. Elles suivent dociles, muffles baissés.

Plus rien... Seul du vent dans la plaine, et la plaine dans la nuit...

Un quart de lieue peut-être encore à faire... Le vilain marche, la guisarme à l'épaule, songeur... Ne va-t-il pas ce soir vers un autre village, qui s'appellera ce soir, et seulement pour ce soir : Noël ?.. En ces temps de vie dure, trop dure, Noël, pour lui, c'est un grand cierge, très grand, très blanc, illuminant sa nuit.

Noël ! Des sons de cloches, qui bourdonnent à la ronde, autour de la ruche d'un clocher...

Noël ! Des villageois qui vont, la lanterne à la main, vers cette messe insolite que l'on dit à minuit. Et vont en cette petite église comme en maison du peuple, jadis construite par des mains de vilains, et carrefour aujourd'hui des peines, des joies, de la vie du village.

Plus de cierges brûleront qu'aux messes accoutumées. Et du fin fond des temps des chants vieux comme le monde uniront des aïeux à leurs petits enfants.

Puis l'on réveillonnera — Dieu ne l'a point défendu — à l'enseigne de Noël. Au chaud, en quelque grange... Et autour de bonnes tables on tissera en commun la trame des bons moments.

Et Noël au matin en ce pauvre village laissera aux enfants en son vaste sillage des poussières de trésor.

Noël...

**C**OMMENT est-ce arrivé ? Michaelis n'en sait rien... Les bœufs se sont arrêtés net. Il atteignait un lieu qu'on appelait La France. Ici, jadis, était un tout petit hameau. Puis la guerre est passée. Il n'y a plus de hameau. Seuls gisent abandonnés des cadavres de pierre, monuments faits de ruines à la gloire de la guerre.

L'homme à présent devine... Sur la neige, s'entremêlent comme des ombres chinoises trois formes noires tournoyant sur elles-mêmes. Grondements sourds. Gargouillis d'agonie... Lutte brève, inégale, impitoyable. Tout est déjà fini... Les loups ont faim... Les loups ont tué...

Comme de coutume, lorsqu'on s'écarte du village à une heure insolite, Michaelis a emporté la corne. Il lance un appel long que le vent portera. Au village, il le sait, le guet est à son poste. Et entre paysans l'entraide est aussi de coutume. A plus forte raison au moment du danger.

Les loups, sentant l'approche de l'homme, ont pris quelque distance. Mais ils ne sont pas loin. Quatre lueurs sont immobiles entre la neige et la nuit... Immobiles. Pas bien loin...

Michaelis s'apprête à repartir. Mais brusquement il se retourne, guisarme prête à s'abattre. Il distingue mal d'abord ce qui culbute ainsi dans la neige. Puis il se penche, pousse une exclamation d'étonnement, et ramasse quelque chose qu'il va porter dans la charrette.

A voix plus haute maintenant, et sans arrêt, il encourage ses bœufs. Et l'attelage à nouveau grince sur la route de Gennevilliers...

\* feux = foyers

\*\* guisarme : arme blanche constituée d'un long manche en bois et d'une lame à double tranchant

**L**ES loups, maintenant, s'affairent sans doute autour de leur victime. Demain la neige sera nette, sans trace aucune.

Les amis sont venus. Il y a là Guillot, Le Fourrier, et Philippot Bolet, Johannès du Colombier, de Ruelles, Clementis, tous de solides gaillards, bien armés eux-aussi. On parle fort maintenant autour de la charrette, ainsi que paysans qui ignorent les sourdines.

Voici la porte du village, puis la grand'rue de Saint-Denis, avec, à gauche les fossés larges et la masse sombre des bâtisses du Château de Gannes.\*\*\* Contrairement à l'habitude, ce soir, le pont-levis est abaissé.

Michaelis remet à un valet les provisions que le seigneur a demandées. A vrai dire, on ne le voit guère ce vieux seigneur qu'à l'époque de la Saint-Michel quand on va payer les redevances. Il est presque complètement sourd, de plus sa vue est assez basse, ce qui arrange souvent les choses. Il sera là, ce soir, à la messe de minuit, au grand banc seigneurial, seul siège de la petite église.

Le valet du seigneur a bien tout ce qu'il demanda.

« Enfin, pense le vilain, en voilà un de satisfait... »

Les choses se gâtent, par contre, lorsque Michaelis arrive en cette ruelle où, aux beaux jours, on fait passer les processions. Dehors, près du grand bâtiment où l'on fait cuire au four banal tout ce qui doit passer au four, cinq ou six femmes, les poings aux hanches, s'apprêtent, sans aucun doute, à lui faire un mauvais parti. Elles ont la noble tâche, confiée par le village, de préparer le réveillon commun et cette fine fleur des cuisinières n'admet aucun retard, aucun désordre, parmi l'ordonnancement minutieux de ce repas exceptionnel. Or voici bien quatre heures d'horloge qu'elles sont là à attendre. Pour comble de malheur, par la faute d'un bonhomme, dont les oreilles vont éclater, c'est sûr, sous l'horrible pression de ces imprécations féminines.

Michaelis tente de parlementer, d'expliquer son retard, nulle ne l'entend. Et quand il ose jeter un œil à l'intérieur de ce sanctuaire, où s'alignent sur une table de superbes pâtés, des oies, des porcelets blancs aux ventres bien farcis, il est bouté dehors, incontinent, par icelles femmes... sans autre forme de procès.

\*\*\*Au Moyen Age existait ce Château de Gannes, situé au Village, à l'emplacement de l'actuelle école des Beaux-arts Edouard Manet.

**R**ESTE à présent le sieur Curé qui attend, lui, après ses cierges. Michaelis le trouve dans la petite église où se prépare aussi Noël. Humblement. On n'est pas riche ici comme dans les cathédrales.

Deux chandelles brûlent dont le suif dégouline, goutte après goutte, sous les mèches fumeuses. On devine mal en cette pénombre un fruste autel de pierre et le pupitre du lutrin, moins bien encore, là-haut, une charpente qui s'incurve en carène de navire. Fruste elle-aussi, étrangement belle en sa simplicité. Comme tout travail fait par des hommes dont la foi suit le fil du bois, non tant pour faire un grand chef-d'œuvre que de l'ouvrage fait comme se dit. Le Curé prend une des chandelles et mène Michaelis jusqu'à la sacristie.

Les ornements sacerdotaux, soigneusement disposés sur une table rustique, sont prêts. Le grand serpent qui tout à l'heure accompagnera les chants de sa musique rudimentaire est debout sur un escabeau. Un grand missel est ouvert, dont les feuillets proviennent de peaux de moutons du village. Le Curé a écrit dessus force mots en latin que le vilain trouve très bien faits mais qu'il ne comprend pas.

Michaelis a déposé ses cierges. Le sieur Curé ne lui a fait aucun reproche. Parmi de pauvres paroissiens il est pauvre comme eux. Il vit à leur échelle et à la même hauteur. Et si il sait bien des choses, le Curé, on dit même qu'il sait tout, ce qu'il sait mieux encore c'est comprendre ses ouailles.

« Tiens, dit-il au vilain, en sortant une bouteille en terre, c'est du bon marc qu'on m'a donné. Goûte-le... »

Michaelis a un vaste sourire en rendant la bouteille.

« Que le Seigneur me pardonne, reprend le sieur Curé, mais il fait tellement froid... »

Et il goûte à son tour le vieux marc du pays.

Dieu, c'est certain, a pardonné cette incartade de ce pauvre Curé. Michaelis bien plus encore...

**M**ICHAELIS rentre à présent à la maison. Il lui faudra demain, il l'a promis à sieur Curé, amener à l'église un bœuf, un âne et un mouton qui formeront, avec un enfant du village, cette crèche vivante que faute d'argent on ne saurait faire autrement. Le vilain pense qu'il sera bon aussi d'amener quelque foin pour éviter, de la part de ces bêtes, certaines interruptions fâcheuses qui troubleraient le Saint Office. Et de la paille encore, que l'on mettra derrière. Il faut penser à tout.

L'homme a délié ses bœufs, les a rentrés, soignés. Et il rentre à son tour...

Retour à la maison. Heure douce. On est si bien chez soi. Oh ce n'est pas que la maison soit des plus confortables. Les aïeux l'ont construite avec ce qu'ils avaient et comme ils le pouvaient : quelques moellons pour lui servir de talons, du chêne, taillé à l'herbinette, composant la carcasse, qu'on a ensuite habillée avec des lattes de charaigrier, de l'argile bien foulée avec seigle coupé menu. Au-dessus un toit haut, très haut, qu'encapuchonne du chaume, sous lequel on entasse le fourrage pour l'hiver. La maison n'a qu'une porte et une petite fenêtre que l'on bouche soigneusement avec une botte de foin.

Michaelis rentre chez lui. Il y fait bon, comme dans toutes les maisons, même les plus pauvres, où l'on retrouve son chez soi. La Martina est là, debout contre la cheminée, souriante, sa quenouille à la main.

Une flamme se tord dans l'âtre sur son lit de tisons. Une couche épaisse de paille est étendue sur le sol. Et sur un petit tas de foin, le petit Bertran dort.

Elle est souriante la Martina, toujours heureuse lorsque son homme revient.

Michaelis explique. Il ne lui cache rien. Et elle sourit encore. Ses dents semblent éclore comme des pétales de marguerite.

Michaelis raconte : les loups, une pauvre chienne errante qui a mis bas ses petits là... Elle s'est vaillamment défendue. Les loups l'ont dévorée, mais elle en a sauvé un. Et il le sort de dessous sa cotte...

L'enfant s'est réveillé. Papa parle trop fort :

« Tiens, Bertran, un petit chien, pour toi... »

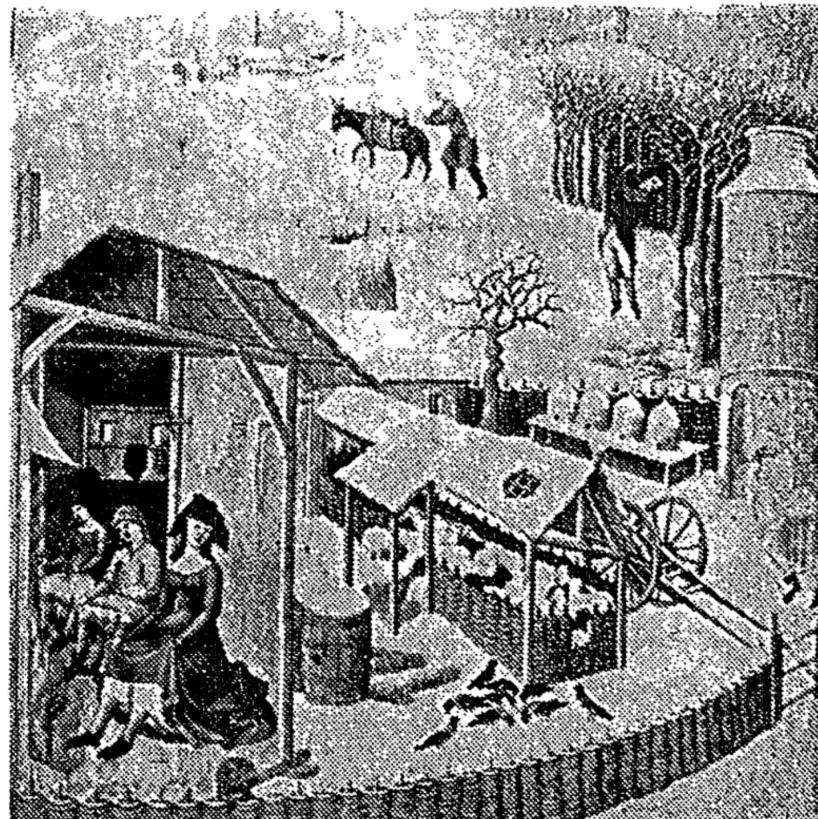
Le gosse a pris entre ses bras la petite bête toute tremblotante et la tient contre lui. Le père a mis dans la cheminée l'énorme bûche dont les charbons, qu'on gardera demain, protègent du tonnerre...

Et dorment à présent deux petits, serrés l'un contre l'autre, le petit du vilain, le petit chien.

Dehors, faisant taire le vent, les cloches, à toute volée, carillonnent pour Noël.

☆ Les noms des Gennevillois cités sont authentiques et d'époque.

Je remercie les artistes de l'atelier C. Manet qui ont, avec tant de talent, illustré ce récit.



Scène d'hiver au Moyen Age